Quelle est notre véritable ouverture d'esprit ? (1re partie)

Partage international n° 459 – Novembre 2026

Interview de Graeme Maxton

par Felicity Eliot

Graeme Maxton est l'auteur de huit ouvrages salués au plan international, qui sont consacrés à la pensée, au changement climatique et à l'économie. Jusqu'en 2018, il a occupé le poste de secrétaire général du Club de Rome. Il est chercheur associé à l'Université Ludwig-Maximilian de Munich. Son dernier ouvrage s'intitule *« The Follies of the Western Mind » (les égarements de l'esprit occidental).* Felicity Eliot l'a interviewé pour *Partage international*.

***Partage international :* Vous vivez actuellement en Ecosse, à Edimbourg, mais vous avez vécu dans beaucoup d'autres pays du monde : en Allemagne, en Autriche, à Taïwan, à Singapour et à Hong Kong. Cela me semble important pour comprendre votre exploration de la pensée occidentale.**

J'aimerais commencer notre conversation en parlant de votre livre. Vous avez beaucoup réfléchi à la crise actuelle que traverse notre monde, ce qui vous a conduit à examiner notre façon de penser, ou plutôt les failles de notre pensée. Votre livre aborde précisément ce sujet et pose un certain nombre de questions au lecteur. Je voudrais citer un passage de la quatrième de couverture :

« Les habitants de l'Occident ont développé un état d'esprit fermé, dépourvu de liberté spirituelle, ce qui conduit l'humanité dans une impasse. Les risques sont existentiels. La pensée occidentale est devenue rigide et étriquée. Ce livre contient les outils nécessaires pour sortir de cette prison mentale, des marteaux et d'autres outils permettant d'en écarter les barreaux. Pour s'en échapper, il faut regarder le monde un peu différemment, remettre en question des croyances et des idées profondément ancrées, et comprendre qu'il existe d'autres façons de penser dont certaines pourraient bien être meilleures. »

***PI.* Votre livre est un recueil d'essais inspirés par les œuvres de penseurs tels que Heidegger, Hesse et d'autres auteurs. Nous y reviendrons au fil de notre conversation, mais chaque essai prend la forme d'une nouvelle, d'un monologue ou d'un échange de lettres. Dans quel état d'esprit étiez-vous lorsque vous avez commencé à vous poser ces questions ? Qu'est-ce qui a déclenché cette réflexion et quand avez-vous commencé à la mener ? Je crois que cela peut être intéressant pour notre conversation.**

Graeme Maxton : Absolument. Cela remonte en fait aux deux dernières années de mon mandat de secrétaire général du Club de Rome. Après avoir travaillé avec de nombreuses personnes, notamment certains des auteurs de « *The Limits to Growth* » (les limites de la croissance), comme Jürgen Randers, Dennis Meadows et d'autres, et après avoir vraiment pris la mesure des crises existentielles auxquelles l'humanité est confrontée, le changement climatique étant la plus évidente, j'ai compris que nous ne faisions pas ce qui est nécessaire pour enrayer ces changements. Le Club de Rome ne faisait pas ce qu'il fallait, pas plus que la société mondiale, dans son ensemble.

C'est pourquoi j'ai mis fin à mes fonctions. Je me suis éloigné de tout cela et j'y ai longuement réfléchi. J'ai lu beaucoup de livres et j'ai commencé un doctorat sur ce sujet.

Au départ, je pensais que le problème venait du système économique. C'était, selon moi, la cause du changement climatique et de tant d'autres problèmes. Mais j'ai fini par comprendre qu'il s'agit en fait de tout autre chose, qui réside dans notre façon de penser. Nous avons fini par considérer que la croissance économique est indispensable, que la liberté individuelle est sacrée, que le libre-échange est essentiel et que la démocratie permet de résoudre tous les problèmes. Nous avons développé une certaine mentalité, particulièrement répandue en Occident, qui nous fait croire que notre société est évoluée. Et c'est précisément cette mentalité qui nous entraîne dans la pénombre de ce tunnel.

Tant que nous ne changerons pas notre façon de penser, tant que nous ne regarderons pas le monde sous un angle légèrement différent, nous ne pourrons pas résoudre ces problèmes.

PI. **Comment conseilleriez-vous d'aborder les gens pour les convaincre que leur façon de penser est erronée ?**

Graeme Maxton : J'ai compris qu'on ne peut pas s'adresser à quelqu'un pour lui dire : *« Tu sais, tu es un idiot, tu penses de travers. »* Il faut adopter une approche un peu plus subtile que cela ! Ce livre est donc une tentative pour encourager les lecteurs à penser différemment. C'est un recueil d'essais inspirés par de grandes œuvres littéraires, qui, je l'espère, incitera les lecteurs à reconsidérer légèrement certains des piliers fondamentaux de leur vision du monde : la liberté, la démocratie, le progrès économique, la science, le monde spirituel peut-être. Je voudrais amener les gens à comprendre qu'ils doivent remettre certaines de leurs convictions en question.

PI. **Je suppose que vous abordez principalement les attitudes dominantes de l'Occident ?**

GM. Pas seulement, mais c'est une tentative pour amener les gens à ouvrir leur esprit à des idées différentes, car en Occident, en particulier, nous avons l'esprit très fermé. Nous conservons encore une certaine manière de penser héritée du colonialisme : *« Notre façon de penser est meilleure que celle de tous les autres. »* Nous n'ouvrons donc pas suffisamment notre esprit, ni peut-être notre cœur, à la manière dont les autres pensent ailleurs dans le monde. Pourtant, lorsque nous le faisons, nous découvrons que notre propre façon de penser comporte des failles. C'est ce qui a motivé l'écriture de ce livre.

PI. **Je sais que, vers la fin de l'ouvrage, vous en venez également à examiner certains aspects de la pensée orientale. Pourriez-vous nous dire quelque chose sur les différences entre les approches orientales et occidentales ? Je me demande également si, ayant vécu à Singapour, à Hong Kong et à Taïwan, vous avez constaté des différences marquées. Et quels sont les effets de ces différences sur la société, son organisation et les relations entre les gens ?**

GM. Oui, certaines de mes recherches trouvent leur origine dans cette expérience. J'ai travaillé autrefois pour *The Economist* et j'y dirigeais un club destiné aux PDG, à Hong Kong. La plupart d'entre eux étaient basés à Hong Kong, mais dirigeaient de grandes entreprises en Chine. Je les rencontrais chaque semaine pour discuter de leurs expériences et de leurs activités. Ce réseau avait été mis en place et j'en assurais l'animation.

Ce que j'ai très vite compris, c'est que bon nombre des problèmes auxquels les entreprises étaient confrontées en Chine n'étaient pas les mêmes que ceux qu'elles rencontraient en Europe ou aux États-Unis. Les PDG dont les entreprises étaient les plus rentables et les plus stables étaient ceux qui avaient véritablement compris les subtilités de la culture locale. Tout cela repose sur une manière de penser fondamentalement différente de celle qui prévaut en Occident, particulièrement en Europe et aux États-Unis.

PI. **Fondamentalement différente ? Pourriez-vous développer cette idée ?**

GM. Prenons le système économique chinois. En Occident, nous pensons qu'il faut nécessairement adopter un système de libre marché. Nous partons du principe que nous devons privilégier la croissance. Nous devons laisser la concurrence s'exercer librement. Les individus doivent être libres de faire ce qu'ils veulent. La réglementation doit être réduite au minimum.

Et l'une des choses qui semble particulièrement contrarier les responsables politiques occidentaux, c'est que la Chine ne fonctionne pas ainsi. Elle combine certains éléments du système de contrôle étatique avec certains aspects du système de libre marché. Elle les assemble pour créer de ce qui est, objectivement, si l'on examine les progrès réalisés au cours des trente dernières années, un meilleur système. La Chine a accompli davantage que l'Occident au cours de ces années.

Mais l'Occident n'apprécie pas cette approche, parce que la Chine fait les choses différemment. Elle conserve un certain contrôle étatique tout en utilisant les avantages du système de marché.

Pour l'Occident, cela semble constituer une concurrence déloyale, mais ce n'est pas le cas. En Chine, il paraît parfaitement raisonnable de retenir les meilleurs éléments de chaque système. Si une industrie ou une entreprise a besoin du soutien de l'État pour croître et se développer, ou si des barrières commerciales doivent être mises en place pour permettre à un secteur de se développer, tout cela est parfaitement légitime. Mais l'Occident n'apprécie pas cette approche parce qu'il ne raisonne pas de cette manière.

PI. **Je me demande cependant, pour aller au fond des choses, comme vous le dites, et pour voir la situation sous un angle différent, ce que nous, en Occident, devons changer dans notre façon de penser, non seulement dans notre**

approche en matière d'affaires, mais aussi dans notre approche générale. D'une certaine manière, la démocratie et le capitalisme semblent, dans notre esprit, indissociables. Nous avons un certain nombre de ces convictions qui semblent nous avoir conduits à un véritable déclin, sans solution en vue.

GM. Oui. Cela rejoint, dans une certaine mesure, mes remarques sur la pensée coloniale. Chacun de nous possède une vision du monde, une représentation du monde dans sa tête. Et nous ne naissons pas avec cette représentation. Nous la construisons au fil de notre développement, en intégrant différentes influences tout au long de notre vie. Nous rencontrons des personnes issues d'autres cultures, nous lisons les actualités, nous sommes exposés à la propagande des médias et nous élaborons progressivement cette représentation du monde, en espérant qu'elle soit cohérente en soi. Lorsque nous arrivons à la fin de la vingtaine ou à la fin de la trentaine, notre vision du monde est devenue assez figée. Il s'agit, fondamentalement, de notre conditionnement.

Il y a plusieurs siècles, en Europe, le système de croyances reposait sur la religion. Dieu avait créé le monde. La Terre était plate. Il fallait aller à l'église tous les dimanches. Il fallait vivre d'une certaine manière, conformément à la Bible. Aujourd'hui, c'est la même chose : nous croyons devoir vivre d'une certaine façon. Nous croyons que la Russie est mauvaise ou que la Chine est mauvaise parce que les médias nous le disent. Nous croyons que la croissance économique est essentielle, que la liberté individuelle est sacrée et que les guerres sont parfois nécessaires.

Rien de tout cela n'est objectivement exact. Il n'existe pas de vérité absolue. Il n'y a pas de vision du monde « correcte ». Et c'est là, à mon avis, la clé pour aller de l'avant. Une fois qu'on a compris que notre vision du monde est une construction, on peut commencer à la changer.

PI. **Votre réflexion apparaît très clairement tout au long du livre, notamment à travers vos références à Heidegger. Vous posez la question : *« WasheißtDenken ? »* (*Qu'appelle-t-on penser ?*) Vous commencez ainsi à analyser la pensée et le processus de réflexion. Pourriez-vous nous en dire davantage ?**

J'ai essayé de trouver plusieurs façons d'amener les gens à réfléchir à leur manière de penser le monde et à remettre en question leurs croyances. Heidegger a écrit, il y a longtemps, un livre intitulé « *WasheißtDenken ?* » (*Qu'appelle-t-on penser ?*). En réalité, lorsqu'on prend un instant pour y réfléchir, il est assez difficile de dire ce qu'est la pensée. Qu'est-ce donc que cette activité qui se déroule dans notre tête et qui est, en réalité, presque incontrôlable ?

PI. **Vous vous êtes également intéressé à la conscience : d'où viennent les pensées ? Qu'est-ce que la conscience et où se trouve-t-elle ? Où est son siège ?**

GM. Si vous demandez à des gens de définir la pensée, vous obtiendrez probablement de nombreuses réponses différentes. Il est assez difficile de définir ce qu'est la pensée. Lorsque toutes sortes d'idées, parfois aléatoires, affluent constamment dans votre esprit, d'où viennent-elles ? Certaines sont logiques. Par exemple, le voyant de la jauge de carburant de la voiture indique que le réservoir est vide ; j'en déduis donc que je dois aller acheter de l'essence. Voilà un exemple de raisonnement concret. Mais parfois, vous pensez soudainement à quelqu'un, ou bien vous avez envie de faire quelque chose qui vous paraît logique, mais ces pensées semblent surgir de nulle part.

J'ai donc soulevé de nombreuses questions sur l'origine de ces pensées, sur les raisons pour lesquelles elles sont si difficiles à contrôler, sur le fait de savoir si la pensée est ou non une forme de conscience, et sur la question de savoir si cela s'applique à d'autres choses, comme nos émotions et nos sentiments.

PI. **Un chapitre est consacré à l'amour, et vous abordez également les notions d'âme et d'esprit.**

GM. Oui, il y a un petit chapitre sur l'amour. J'essaie d'amener les gens à comprendre que leur vision du monde est une étrange construction, ésotérique, onirique. La relation entre cette vision du monde, la conscience, l'esprit, notre corps et notre âme constitue également un domaine qui n'est pas véritablement exploré comme il le devrait. Je voulais simplement souligner que certains domaines fondamentaux de l'expérience humaine sont très mal compris. Nous devrions peut-être leur consacrer davantage de réflexion afin d'encourager les gens à ouvrir leur esprit à l'idée que leur vision du monde n'est, au fond, qu'une représentation parmi d'autres.

PI. **Vous avez évoqué la science, mais vous avez également parlé du rôle de la religion et de celui de la science. Examinons un instant la science. Comment voyez-vous sa place dans tout cela ? La considérez-vous comme une alliée potentielle ? Ou comme quelque chose qui,**

actuellement, nous induit en erreur ?

GM. Oui, la science est un sujet délicat. Et certaines des réactions que j'ai reçues à propos du livre proviennent de scientifiques qui ont beaucoup de mal à lire ce que j'ai écrit. Ce qui renforce le propos que j'essaie de faire valoir. Bon nombre des idées que j'ai développées remontent en fait non seulement à Heidegger, qui parlait de la science comme d'une forme de religion, mais aussi à Hermann Hesse, l'écrivain lauréat du prix Nobel, qui aborde lui aussi le sujet de la science.

Une partie de l'approche du monde occidental part du principe que si l'on ne peut pas démontrer scientifiquement quelque chose, alors cela n'existe pas. Si l'on remonte dans l'histoire, nous ne savions rien autrefois de la radioactivité. Nous ne savions pas comment fonctionnaient les électrons ni comment fonctionnait l'ADN. Si l'on devait suivre cette logique, ces phénomènes n'auraient pas existé auparavant. En Chine et à Taïwan, les gens envisagent les dimensions spirituelles et religieuses de l'existence d'une manière différente.

Ce que j'essaie de dire, c'est que la science n'a pas toutes les réponses. Pour revenir à la question du changement climatique évoquée au début de notre entretien, nous pensons pouvoir résoudre le problème grâce à la technologie, aux panneaux solaires et aux éoliennes. Mais, en réalité, cela revient à traiter les symptômes. Le problème réside dans nos croyances : nous croyons que nous devons continuer à vivre comme nous le faisons et que nous ne devrions pas changer notre mode de vie.

Si nous changeons notre façon de vivre, nous pouvons alors résoudre le problème. La science nous est extraordinairement utile et précieuse, mais elle ne constitue qu'une partie de notre processus de réflexion. Si nous soumettons tout à ce seul filtre, si nous considérons chaque chose uniquement sous un angle technologique et scientifique, alors nous enfermons notre pensée dans des limites qui bloquent tout.

***PI.* C'est étrange, n'est-ce pas, cette obsession que nous avons pour l'intelligence artificielle ?**

GM. Oui, toutes ces discussions sur les ordinateurs qui vont prendre le pouvoir et que l'on présente comme des êtres pensants et conscients. Mais ce n'est pas le cas. Ce ne sont que des machines dans lesquelles circulent des uns et des zéros. Elles ne sont pas plus intelligentes que ce stylo. Nous avons tendance à l'oublier.

À suivre…
[Voir la présentation du livre dans la revue *Partage international* d'octobre 2025]

Auteur : Felicity Eliot, rédactrice en chef de Share International, basée à Amsterdam (Pays-Bas).
Thématiques :
Rubrique :